

Retrouvez l'orchestre sur internet à <http://orchestre-orsay.fr/> Tous les détails sur les prochains concerts, comment faire partie de l'orchestre, etc.

LE PROGRAMME

Dimanche 10 décembre 2017
Ce concert est produit par le CESFO

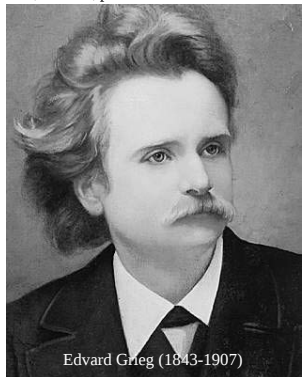
Vous jouez en amateur du violon, de l'alto, du violoncelle ou de la contrebasse ?
L'orchestre symphonique du campus d'Orsay recrute !

Edvard Grieg

Fils d'Alexander Grieg, consul britannique à Bergen, et de Gesine Grieg, Edvard Hagerup Grieg est d'ascendance écossaise par son père. Il est élevé dans une famille de musiciens ; sa mère, pianiste, son premier professeur de piano lui donne ses premières leçons quand il a cinq ans et l'initie aux classiques et aux romantiques, Carl Maria von Weber, Frédéric Chopin et Felix Mendelssohn principalement. Il commence à composer vers l'âge de neuf ans. Durant l'été 1858, Grieg rencontre le légendaire violoniste norvégien Ole Bull, qui est un ami de la famille et accessoirement le beau-frère de sa mère. Bull remarque les bonnes dispositions pour la musique du jeune homme de quinze ans, et persuade ses parents de l'envoyer au conservatoire de Leipzig pour développer ses talents. Ole Bull secoue l'adolescent et lui dit : « tu vas à Leipzig pour devenir un artiste ! ». À partir de l'automne 1858, Grieg suit donc l'enseignement des plus grands maîtres au conservatoire tels Carl Reinecke, Ernst Ferdinand Wenzel ou Ignaz Moscheles, son ami de longue date. Il y entend beaucoup de grandes œuvres, comme le concerto pour piano de Schumann, interprété par Clara Schumann.

Ses années de conservatoire ne lui laissent pas de très bons souvenirs car il y trouve l'enseignement dépourvu d'intérêt. En outre, il est atteint de pleurésie et souffre toute sa vie de troubles respiratoires. Malgré cela, quatre ans plus tard, il quitte l'institution avec de solides connaissances d'instrumentiste et de compositeur. Il donne son premier concert en 1862, dans sa ville natale de Bergen. En 1863, Grieg part pour Copenhague, où il reste trois années. Les préceptes du plus célèbre des conservatoires de l'Allemagne lui semblent encombrants. Il y rencontre les compositeurs danois Johann Peter Emilus Hartmann et Niels Gade, ainsi que le compositeur de l'hymne national norvégien (Ja, vi elsker dette landet), Rikard Nordraak, qui devient pour Grieg un ami proche et une grande source d'inspiration. « Il me tomba des écailles des yeux », écrit-il plus tard, « C'est par Nordraak que j'appris à connaître les chants populaires du Nord et même ma propre nature. Nous nous conjurâmes contre le scandinavisme efféminé de Gade, matiné de Mendelssohn, et nous nous engageâmes avec enthousiasme dans la voie nouvelle sur laquelle marche à présent l'école du Nord... ». Il lui donne en effet le goût de la musique traditionnelle norvégienne, étant lui-même passionné par l'histoire, les légendes et les mélodies folkloriques de son pays. Nordraak meurt peu de temps après, Grieg compose alors une marche funèbre en son honneur. Durant son séjour au Danemark, Grieg se fiance avec la cantatrice Nina Hagerup, qui n'est autre que sa cousine. Il l'épouse en 1867 (les mariages entre cousins étaient assez courants à cette époque). L'année suivante, ils donnent naissance à leur unique fille, Alexandra. Durant l'été 1869, l'enfant tombe malade et meurt à l'âge de dix-huit mois. Après la mort de sa fille, il n'aura pas d'autre enfant. Il consacre du temps aux rencontres avec des compositeurs, notamment Franz Liszt, Richard Wagner, Piotr Ilitch Tchaïkovski et Johannes Brahms.

Il s'installe à Christiania (Oslo), où il fonde l'Académie norvégienne de musique en 1867. Dès lors, Grieg n'a de cesse d'étudier les innombrables mélodies authentiques que l'organiste Ludvig Mathias Lindeman avait patiemment collectées et soigneusement publiées de 1853 à 1867 sous le titre *Aeldre og nyere norske Fjeldmelodier*. Dans le même temps, il s'applique à retrouver les rythmes enjoués de ces *ganger*, *halling* et autres *springar* dansés par les paysans au son de cette curieuse et primitive viole d'amour appelée *hardang*.



Edvard Grieg (1843-1907)

tionnelle norvégienne, étant lui-même passionné par l'histoire, les légendes et les mélodies folkloriques de son pays. Nordraak meurt peu de temps après, Grieg compose alors une marche funèbre en son honneur. Durant son séjour au Danemark, Grieg se fiance avec la cantatrice Nina Hagerup, qui n'est autre que sa cousine. Il l'épouse en 1867 (les mariages entre cousins étaient assez courants à cette époque). L'année suivante, ils donnent naissance à leur unique fille, Alexandra. Durant l'été 1869, l'enfant tombe malade et meurt à l'âge de dix-huit mois. Après la mort de sa fille, il n'aura pas d'autre enfant. Il consacre du temps aux rencontres avec des compositeurs, notamment Franz Liszt, Richard Wagner, Piotr Ilitch Tchaïkovski et Johannes Brahms.

Il s'installe à Christiania (Oslo), où il fonde l'Académie norvégienne de musique en 1867. Dès lors, Grieg n'a de cesse d'étudier les innombrables mélodies authentiques que l'organiste Ludvig Mathias Lindeman avait patiemment collectées et soigneusement publiées de 1853 à 1867 sous le titre *Aeldre og nyere norske Fjeldmelodier*. Dans le même temps, il s'applique à retrouver les rythmes enjoués de ces *ganger*, *halling* et autres *springar* dansés par les paysans au son de cette curieuse et primitive viole d'amour appelée *hardang*.

fidle. Aussi n'est-il pas surprenant que les premières œuvres vocales et pianistiques de Grieg portent la marque indélébile de ces découvertes. Tout en assurant la direction de l'Orchestre de la Société Philharmonique d'Oslo, dont son ami, le compositeur norvégien Johan Svendsen, va devenir un éminent chef, Grieg compose abondamment : après les *Humoresques* et les premières *Pièces lyriques* éditées en 1867, suivent le fameux concerto pour piano et orchestre en la mineur, les *Mélo-dies norvégiennes* et les *Scènes de la Vie populaire*. Pendant l'hiver 1869-1870, Grieg séjourne à Rome auprès de Franz Liszt qui l'encourage dans la voie qu'il s'est tracée et donne à sa technique du piano une dimension nouvelle. En 1870, il commence une collaboration avec Bjørnstjerne Bjørnson qui rédige plusieurs livrets. Dès 1872, il peut se consacrer définitivement à la composition : en lui servant une solide rente viagère, l'État norvégien le dégage de toute obligation, l'honneur et en fait implicitement un ambassadeur artistique. De sa collaboration avec Henrik Ibsen (voir ci-contre) naît la musique de scène de *Peer Gynt*, en 1876, qui connaît un extraordinaire succès, qu'il ne parvient pas à renouveler lors d'une tentative similaire avec le *Sigurd Jorsalfar* de Bjørnstjerne Bjørnson. Grieg abandonne alors tout espoir de réaliser cet opéra national dont il rêvait.

De 1876 à 1885, il traverse une période de crise. Il préfère alors se pencher sur le folklore et pour se tenir plus près de sa région d'origine, il se fixe en 1885 à Høp, au sud de Bergen, où il fait construire sa villa baptisée *Troldhaugen*. Là, il écrit une célèbre suite pour cordes, destinée à la commémoration du bicentenaire de la naissance du poète Ludvig Holberg. Paris l'accueille entre 1889 et 1890, en 1894 puis en 1903. Son concerto pour piano, que joue Raoul Pugno, et les suites de *Peer Gynt* qu'il dirige lui-même obtiennent un très bon accueil. Partout où il passe, en Angleterre, en Italie, aux Pays-Bas, en Hongrie, en Pologne ou en Allemagne, ses tournées sont triomphales. Miné par une tuberculose pulmonaire, Grieg s'éteint le 4 septembre 1907, couvert d'honneurs et salué comme l'un des grands bienfaiteurs de cette Norvège désormais libre. ■

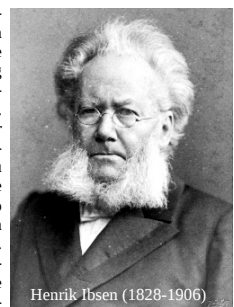
Peer Gynt

S'inspirant des contes populaires norvégiens, Henrik Ibsen alors installé en Italie, écrit en 1867 *Peer Gynt*, sous-titré « poème dramatique », et présenté en quatre actes. Le texte écrit en vers est d'abord destiné uniquement à être lu. C'est en 1874 que le dramaturge demande à Edvard Grieg de composer une musique de scène de la pièce. Deux ans plus tard, *Peer Gynt*, amputé du quatrième acte, enfin monté au Théâtre national de Christiania (devenue Oslo en 1928), rencontre un immense succès public. Cette œuvre réputée inclassable est une gageure pour les comédiens, embarqués dans cette aventure au long cours où le tragique côtoie le comique, où le grotesque bouscule le sublime. Multipliant les décors, les époques et les personnages, Ibsen s'affranchit des contraintes matérielles de la scène, et invente une forme de théâtre total, propre à embrasser tous les questionnements, politiques, poétiques et métaphysiques, qui marquent la modernité de son œuvre.

La trame du drame poétique est une histoire fantastique, plutôt qu'une tragédie réaliste, thème plus commun dans les pièces postérieures d'Ibsen. En voici l'argument : *Peer Gynt vit avec sa mère Åse dans leur pauvre maison. Son père décédé ne leur a pas laissé de quoi vivre. Åse adore son fils mais se rend compte qu'il n'est qu'un affabulateur et un bon à rien. Lorsqu'elle lui apprend qu'Ingrid, une jeune fille de bonne famille qu'il aurait pu épouser, se marie ce jour-là, il décide de se rendre à la noce, et sur un coup de tête enlève la mariée avec laquelle il s'enfuit dans les bois. Il se lasse très vite d'elle, et la renvoie avec des sarcasmes à sa famille. Il rencontre la dame en vert, fille du roi de la montagne, et s'apprête à l'épouser, lorsque le roi se propose de lui mutiler les yeux pour qu'ils voient comme ceux*

d'un troll. Peer refuse et s'enfuit de la caverne. Il se réfugie auprès de la douce Solveig, qui accepte de s'installer avec lui. Le bonheur de Peer est gâché lorsque la dame en vert lui annonce qu'elle et l'enfant qu'elle a eut de lui rôderont toujours autour de sa cabane. Il s'enfuit. Peer va d'aventure en aventure. Il fait fortune comme armateur et trafiquant d'esclaves, perd presque tous ses biens dans un naufrage, est adopté par une tribu de bédouins du désert en tant que prophète, se fait voler par Anitra, la jeune fille à laquelle il s'était attaché. Devenu vieux, il revient enfin en Norvège où le diable lui apprend que son heure est venue. Peer court la forêt pour échapper à son sort, et retrouve sa cabane, où Solveig est restée à l'attendre fidèlement, sans douter un seul jour qu'il reviendrait. La pièce particulièrement difficile à mettre en scène de façon classique est plutôt lue, scandée, chantée en une succession de scénographies animées. Huit des vingt-deux morceaux de la musique d'accompagnement écrite pour le spectacle sont ultérieurement réordonnés, rassemblés et repris par Grieg. Ainsi naissent deux suites, l'une référencée comme opus 46 publiée en 1888 et l'autre comme opus 55 en 1891. Elles obtiennent un succès considérable en tant que musique de concert.

Le premier morceau de la suite n°1, *Morgenstemning* (Au matin), est probablement l'un des plus connus et des plus repris de Grieg. Il est surprenant que dans l'imaginaire du public, les deux suites soient associées aux somptueux paysages norvégiens du Vestland alors qu'elles représentent pour ses créateurs, le poète et écrivain Ibsen et le musicien Grieg, des leur conception, l'exotisme du vaste monde, les déserts, les îles lointaines, les contrées inconnues aux yeux du voyageur ébahi. ■



Henrik Ibsen (1828-1906)



Peer Gynt dans l'antre du Roi de la montagne
Tableau de Th. Kittelsen (1857-1914)

Un nouveau CD par l'orchestre d'Orsay

La première guerre mondiale marque en Europe un profond bouleversement à la fois social, économique, politique et culturel, qui explique que les historiens la prennent comme borne mettant fin au "long" XIX^{ème} siècle. La création musicale n'y a pas échappé. Certes, on avait vu paraître un courant réformateur avant-guerre, avec les expérimentations de Schoenberg à Vienne et, à Paris, entre autres la création de *Pelléas et Mélisande* de Debussy (1902), le ballet *Daphnis et Chloé* de Ravel (1912) et les œuvres de Stravinsky, dont le *Sacre du printemps* suscita le fameux scandale lors de l'inauguration du théâtre des Champs-Élysées en 1913. Pourtant, ces œuvres faisaient figures d'exception et coexistaient, en France, avec un langage plus traditionnel, Jules Massenet triomphant sur la scène de l'Opéra après avoir formé jusqu'en 1896 plusieurs générations de compositeurs, dont Fernand Halphen, au Conservatoire. Après la première guerre mondiale, la rupture stylistique est consommée : il n'est plus question de composer comme on le faisait avant le cataclysme, et les œuvres écrites « à l'ancienne » sont rapidement oubliées. Fernand Halphen, né en 1872, et Maurice Ravel, en 1875, illustrent le fossé qui sépare les deux styles.



Tous deux furent élèves de Gabriel Fauré, obtinrent un second prix de Rome (c'est la fameuse « Affaire Ravel », consécutive aux cinq échecs du compositeur) et participèrent à la Grande Guerre. Mais là s'arrête le parallèle : Halphen vénérat la musique de son maître tandis que le second la trouvait trop expressive ; le premier mourut tragiquement à l'âge de 45 ans et fut rapidement oublié, le second lui survécut pendant 20 ans, devenant le compositeur célèbre que l'on connaît ; l'un trouva la mort en 1917 tandis que l'autre, déjà à la pointe du modernisme avant la guerre, vivra encore près de vingt ans après l'armistice. Les deux œuvres présentées dans ce disque, séparées par plus de trente ans, témoignent de la diversité des langages

musicaux et du foisonnement des styles qui émaillent la production musicale pléthorique de la France à la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle. L'une fut composée par un jeune compositeur tout juste sorti du Conservatoire qui s'essaya au grand genre de la symphonie, dix-sept ans avant la guerre, l'autre, tournée vers la modernité, provient d'un compositeur en pleine maturité et en pleine gloire, onze ans après la fin du conflit. Elles n'en illustrent pas moins la rupture entre deux styles et deux mondes sonores, que sépare la Grande Guerre : l'une appartenant encore au XIX^{ème} siècle, tant en termes de classicisme du langage musical et de la recherche expressive, tandis que l'autre est résolument tournée vers la modernité. Réunir ces deux œuvres permet ainsi de montrer plusieurs facettes de la vie musicale ; ne pas la restreindre aux compositeurs d'exceptions, permet de mieux rendre compte de la diversité de la production musicale française avant et après la guerre de 14.

Laure Schnapper,
Professeur à l'EHESS (Centre G. Simmel),
Présidente de l'ITEMJ■

(Reproduction autorisée du texte de présentation du CD)

Programme

Grieg : *Peer Gynt*, suite n°1 op. 46
1. Au matin 2. La mort d'Åse 3. Danse d'Anitra
4. Dans l'antre du roi de la montagne

Symphonie n°2 en ré majeur op. 43
de Jean Sibelius

Orchestre symphonique du campus d'Orsay
Direction : Martin Barral

Le compositeur Jean Sibelius



Jean Sibelius (1865-1957)

Né à Hämeenlinna (centre de la Finlande) en 1865, Jean (ou Johan) Julius Christian Sibelius n'a que deux ans lorsque son père, médecin militaire, meurt des suites d'une épidémie de choléra. Il est alors élevé par son oncle, violoniste amateur. Très jeune, Sibelius va apprendre la musique et sera en mesure de composer sa première œuvre à l'âge de dix ans. Il apprend le violon, puis l'harmonie à l'institut de musique dirigé par Martin Wegelius. Celui-ci engage le pianiste Ferruccio Busoni qui devient l'ami de Sibelius. Il poursuit ses études à Berlin puis à Vienne. Enfin, sa dernière rencon-

tre importante durant ces années de formation est celle des mythes et légendes finlandais : il s'oriente dès lors de plus en plus vers un art authentiquement finlandais dans ses racines et ses références nationales, « Tout ce qui est finlandais m'est donc sacré, le monde primitif finlandais a pénétré ma chair et mon cœur » écrit-il à sa fiancée Aino Järnefelt en 1890.

À cette époque, un fort courant nationaliste contre la Russie se fait sentir dans la musique et Sibelius s'inspire de ces idées et participe à l'élan national. Sibelius épouse peu après Aino et est nommé professeur à l'Institut de musique et à l'école de direction d'Orchestre. Pendant les années suivantes, il composera sur des légendes finlandaises : *En Saga* (1892), *Karelia* (1893), *Lemmikään* (1895), *Finlandia* qui est son œuvre la plus connue et qui est considérée comme un second hymne national. En 1899 également vient la Première symphonie, pièce très importante dans l'évolution du compositeur. Pour augmenter ses ressources financières encore précaires, Sibelius doit donner des cours particuliers. Les choses s'amélioreront lorsqu'il entrera en contact avec l'éditeur Breitkopf & Härtel. En 1900, la musique de Sibelius remporte un triomphe dans une tournée européenne. Le compositeur se rend en Italie en 1901

et commence sa deuxième symphonie (voir ci-dessous). Il compose ensuite son unique et célèbre *Concerto pour violon* en 1903.

En 1904, il s'installe à Järvenpää où il vivra jusqu'à la fin de ses jours. L'année 1910 verra naître une œuvre maîtresse de la musique moderne, fascinante et intemporelle, la *Quatrième Symphonie* op. 63, achevée en 1911. Partout où elle est jouée, c'est la réserve, l'incompréhension et même l'hostilité. Cet épisode malheureux le plonge plusieurs mois dans un état dépressif, mais l'incite à créer une musique moins dépouillée et audacieuse. En 1914, Sibelius se rend aux États-Unis et y présente *Les Océanides* au cours d'un festival. De retour en Finlande, il est très affecté par l'hécatombe de la guerre 1914-18. De plus, la diffusion de ses œuvres par son éditeur allemand est très compromise. Après la révolution russe de 1917, la République finlandaise est enfin proclamée en 1919, mettant fin à son engagement nationaliste.

Au début de 1928, il part pour Berlin dans le but résolu d'écrire une huitième symphonie, mais c'est d'abord une petite pièce chorale *Le gardien du pont* qui voit le jour ; puis il se remet au travail sur sa symphonie mais sans enthousiasme. En 1931, des ennuis de santé le privent de l'envie de composer quoi que ce soit. Il écrit au futur créateur de la symphonie, Serge Koussevitzky, que celle-ci est toujours à l'ouvrage et qu'elle sera achevée

en 1932. Mais en janvier 1932, nouveau message dans lequel il annonce laconiquement au chef d'orchestre « pas de symphonie cette année ». En 1933, la symphonie se fait toujours attendre. Pourtant, il confie à un ami qu'elle est sur le point d'être terminée. Il remet un feuillet de 23 pages à son copiste pour la transcription, puis plus rien. Il se consacre désormais à la révision de ses anciennes compositions et les fait éditer. En 1942, il écrit des arrangements sur des chants de Noël mais ne renonce pas à terminer la huitième symphonie. En août 1945, il avoue avoir à de nombreuses reprises achevé la huitième symphonie, mais qu'à chaque fois, insatisfait, il a tout jeté au feu. Il compose en 1946 deux pièces de musique rituelle maçonnique pour chant et harmonium, qui sont ses toutes dernières compositions originales. Il ne produira désormais que des arrangements d'œuvres anciennes notamment à l'occasion de ses 85 ans quand le président finlandais lui fait l'honneur de se rendre en visite officielle chez lui.

Vers sa soixantième année, Sibelius met fin à ses ambitions de compositeur mondialement reconnu car il se sent dépassé par les nouveaux courants et a le sentiment d'être arrivé au bout de son esthétisme avec sa septième et dernière symphonie. Dépressif, il sombre dans l'alcoolisme, mais vit jusqu'à quatre vingt-douze ans. Il meurt le 20 septembre 1957 à Järvenpää. ■

Martin Barral



Après des études musicales de piano, de violoncelle (M. Strauss), d'analyse (A. Louvier, A. Poirier) et d'harmonie (I. Duha), il débute en 1984 la direction d'orchestre (D. Rouits, J.S. Béreau, Abel) et la direction de chœurs (P. Caillard). En 1990, il crée l'Orchestre *De Musica* et participe à une aventure étonnante : l'enregistrement de deux CD suite à une découverte historique. Le mur de Berlin tombé, des partitions sous scellées, vieilles de trois siècles sont retrouvées dans le château de Potsdam. Ce sont celles du compositeur Quantz, musicien du roi Frédéric II, cachées à sa mort selon ses dernières volontés... Dès lors, Martin Barral est invité sur les plateaux de télévision (B. Pivrot, Eve Ruggieri...) et salué par la critique.

En 1998, Martin Barral remporte le concours pour devenir chef permanent de l'Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay. Il est à l'origine de tous les programmes et des enregistrements réalisés par l'orchestre. En 2002, dans la saison de l'opéra de Massy, il est invité à diriger l'Ensemble Instrumental de Massy avec pour programme *Contrastes du XX^e siècle* et *l'Histoire du Soldat* de Stravinsky. Il a dirigé plusieurs fois depuis 2003 un orchestre de plus de mille jeunes musiciens aux *Orchestres Universelles* de Brive. Il est lauréat de la fondation Cziffra et chevalier des palmes académiques. ■

L'Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay, fondé en 1976 est composé aujourd'hui de plus de 70 musiciens issus en majorité des milieux scientifiques de la région. Il donne une douzaine de concerts par an, répartis sur trois programmes : un programme symphonique, un programme avec concertiste, un programme avec chœurs. Des solistes de premier plan ont joué des concertos avec l'orchestre, témoignant ainsi de sa qualité.

Avec Martin Barral, l'orchestre a enregistré en 2000 en création mondiale une œuvre contemporaine de Piotr Moss, le *Petit Singe Bleu*, écrite avec une aide du Ministère de la Culture. Il a aussi été invité fin décembre 2007 et fin juillet 2009 en Chine, et a participé deux fois au Festival International de Musique Universitaire de Belfort.

En 2013, l'orchestre a réalisé sous la direction de Martin Barral le premier enregistrement mondial de l'oratorio *Ruth* de César Franck, et le CD est en vente chez les disquaires. Enfin, l'orchestre a re-créé cette année la *Symphonie en ut mineur* de Fernand Halphen (1872-1917, prix de Rome en 1896) qui n'avait pas été jouée depuis 1930 et qui est maintenant disponible sur CD (voir page 1). ■

La deuxième symphonie

En août 1899, le tsar Nicolas II publie le *Manifeste de février* qui prive la Finlande de tout droit à l'autonomie. En réaction, Sibelius compose la *Chant des Athéniens* dans lequel la Russie est comparée aux Perses primitifs de l'Antiquité. Au début novembre la *Célébrations pour la presse* sous couvert de soutenir le fonds de retraite des journalistes (donc avec la permission des Russes puisqu'il s'agissait a priori d'une manifestation apolitique), se transforma en un élan politique et patriotique à peine déguisé. Pendant trois jours se déroulèrent diverses manifestations couronnées par une représentation de gala au Théâtre suédois le 4 novembre 1899, marquée essentiellement par la présentation d'une série de tableaux historiques accompagnés d'une musique de Sibelius. Une partie de la musique deviendra les *Scènes historiques* et le dernier mouvement connaîtra la célébrité sous le titre de *Finlandia* adopté sur la suggestion d'un nouvel admirateur inconditionnel du compositeur, le baron Axel Carpelan. Finlandia deviendra vite un point de ralliement des Finlandais atteignant l'enviable position de deuxième hymne national.

C'est sous le pseudonyme de "X" que le baron Carpelan adresse une surprenante lettre au jeune Sibelius, au début de l'été 1900 : « Vous avez assez longtemps gaspillé votre temps en restant chez vous, Monsieur Sibelius - maintenant, ça suffit ! Il est grand temps de partir en voyage. De préférence, vous devriez passer l'automne et l'hiver en Italie. L'Italie éternelle, un pays où l'on est capable d'apprendre la *cantabilità*, les proportions et l'harmonie, la plasticité et la symétrie des lignes. Voilà un pays grandiose où la laideur elle-même se veut belle ! Vous savez très bien à quel point cette Italie fut significative, voire décisive pour l'évolu-

tion artistique d'un Richard Strauss ou d'un Tchaïkovski ! ».

Le 20 octobre 1900 Sibelius rencontre pour la première fois Carpelan dont il avait reçu plusieurs lettres admiratives. Carpelan, les semaines précédentes, s'était dépensé sans compter pour lui obtenir une somme de 5000 marks afin d'organiser un séjour en Italie. Qui donc était cet étrange personnage entré presque « de force » dans l'orbite du compositeur ? On l'a décrit comme un hypocondriaque célibataire, pauvre, vivant dans des garnis à Tampere. Ses parents s'opposèrent à ce qu'il étudie le violon. Il entreprit des relations épistolaires avec August Strindberg et plus tard, bien sûr, avec Jean Sibelius. Le mécène des arts, Axel Tamm, lui accorda même une rente. Dans le cadre de ses rapports avec Sibelius, il montra à plusieurs reprises beaucoup de perspicacité et s'avéra également une véritable source d'inspiration.

Fin octobre 1900, après avoir trouvé un remplaçant pour ses engagements universitaires, Sibelius et sa famille se mirent en route pour Berlin où notre compositeur désirait consolider sa position. Dans la capitale germanique la saison musicale battait son plein. Richard Strauss dirigeait à l'Opéra Royal, tandis que Félix Weingartner y donnait des concerts symphoniques. Arthur Nikisch se partageait entre Leipzig (Gewandhaus) et Berlin (Philharmonie) tandis que Ferruccio Busoni s'octroyait une part de plus en plus conséquente de la vie musicale berlinoise. S'insérer dans cette fébrile activité n'était sans

doute pas chose facile pour un étranger encore peu connu. À Leipzig, Nikisch regretta de ne pas avoir reçu suffisamment tôt la *Première symphonie* pour la programmer mais promit d'inclure le *Cygne de Tuonela*. Sibelius resta à Berlin jusqu'à la fin janvier 1901, déclenchant les reproches de Carpelan qui le pressait de prendre la route du sud. Quelques jours plus tard les Sibelius se retrouvent dans une petite villa de montagne près de Rappallo où ils profitèrent du soleil et de la végétation d'un riche jardin. Là, Sibelius travailla à part et recevait des nouvelles de ses amis le tenant informé des réactions déclenchées par l'interprétation de ses œuvres. Sans prévenir sa femme, il s'évada quelques temps à Rome où il travailla intensément dans une chambre



Axel Carpelan (1858-1919)

d'hôtel. Après s'être réconcilié avec elle, il emmena sa famille à Florence. Durant son séjour méditerranéen avec sa famille, il esquaissa un poème symphonique en quatre parties sur la vie de Don Juan, puis reprit la partition pour en faire une autre pièce. Il ramena le tout à Helsinki en mai 1901 pour en faire finalement la trame de sa deuxième symphonie. Cette symphonie ne comportera plus aucune trace de programme (ni Don Juan, ni Mozart, ni Dante, comme initialement envisagé) et sera, bien sûr, dédiée à Carpelan.

Sur le chemin du retour, il apprit qu'il était invité à diriger au 37^e festival d'Heidelberg début juin. À Heidelberg, dont Richard Strauss était président du festival pour la première fois et malgré quelques difficultés au niveau des répétitions, le *Cygne de Tuonela* et le *Retour de Lem-*

inkainen reçurent un très bon accueil. Il pouvait déguister, non sans satisfaction, sa situation : à 36 ans, il jouissait d'une position unique en Finlande et commençait à percevoir à l'étranger où plusieurs partitions avaient déjà été données. Flodin avait eu raison d'écrire : « Il est vraiment temps que les meilleures œuvres de Sibelius soient connues au-delà des frontières de son propre pays... Le génie appartient au monde ». Il passa le reste de l'été à Lojo. « Je pouvais à présent me consacrer entièrement à la composition. Je me lançais de toutes mes forces dans l'achèvement de ma nouvelle symphonie. À la fin de l'année l'œuvre était terminée ». À l'automne il interrompit ses cours au conservatoire tout en continuant à accepter la générosité de ses mécènes et en insistant sur le caractère patriotique de leurs dons. En janvier 1902, un copiste fut engagé pour préparer la *Deuxième symphonie*. Sibelius acheva deux œuvres destinées à figurer au concert : un *Impromptu pour voix de femmes et orchestre* et une *Ouverture en la mineur*. La *Deuxième symphonie* fut créée le 8 mars 1902 à Helsinki par le compositeur à la direction de l'Orchestre philharmonique d'Helsinki et fut d'emblée un succès populaire. Le succès fut tel qu'elle fut rejouée les trois jours suivants à guichets fermés. Après la première exécution, Sibelius fit quelques révisions, et la version révisée (celle que vous allez entendre) fut jouée pour la première fois le 10 novembre 1903 à Stockholm.

Les premier et dernier mouvements héroïques et optimistes de la symphonie étaient exactement ce qu'il fallait au public finlandais en 1902, en pleine oppression russe. La première exécution publique consolida la renommée de Sibelius comme héros national, et très vite la symphonie fut également triomphalement acclamée à l'étranger. ■

Prochains concerts de l'orchestre au grand amphithéâtre Henri Cartan du campus d'Orsay :

Samedi 7 avril à 20h30 : Troisième symphonie « héroïque » de Beethoven, et airs d'opéra pour soprano avec en soliste Karina Desbordes.

Mardi 26 juin à 20h45 : Stabat Mater de Rossini, avec solistes et chœurs.

Voulez-vous jouer avec nous ?

L'orchestre souhaite accueillir de nouveaux membres dans les pupitres de cordes, violons, altos, violoncelles, contrebasses, ainsi que les cors et percussions. Il n'y a pas d'audition d'entrée, les candidats étant évalués en quelques répétitions. Si vous pensez pouvoir y participer ou si vous connaissez des personnes susceptibles d'être intéressées, n'hésitez pas et contactez un responsable de l'orchestre :

Martin Barral tél 01 4655 5333 ou Joël Eymard tél 06 8299 3954 ou par e-mail à osco@free.fr ou sur le web à <http://orchestre-orsay.fr/>

Le dernier CD de l'orchestre, avec la symphonie de Halphen et le concerto pour la main gauche de Ravel est en vente à la sortie du concert. N'hésitez pas à l'offrir à vos amis !

